Ombres

Autor(en): **Belleval, Guy de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **18 (1950)**

Heft 3

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-567939

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Ombres

Par Guy de Belleval

— Viens! Mais viens donc! me dit-il un peu impatienté de mon hésitation.

C'est un fait, je n'aurais pas dû le suivre, mais sur le moment je ne vis que ses yeux au reflet d'une telle volonté, qu'aucune force, aucun raisonnement n'auraient pu m'empêcher d'aller avec lui.

Au bord du fleuve, nous avons marché longtemps. Il y avait comme une musique qui le guidait. On aurait dit un air de flûte. Je l'entendais très fort dans ma tête; et ses yeux toujours étaient là. Il y avait l'eau où j'aurais pu m'échapper, mais je n'y pensais même pas.

Nous avons marché ainsi jusqu'à la fin du jour! Je ne sentais pas la fatigue, quant à lui, il était semblable à ce que je l'avais connu, solide, un peu sauvage et grand, très grand.

Et puis il y avait ses yeux. Il était très difficile, presque impossible de pouvoir penser à autre chose.

La ville devait être loin derrière nous. Le fleuve était à ma gauche, avec une rive de l'autre côté. Une rive inaccessible. Sur la droite, c'était la forêt, puis la montagne comme une barrière. Je n'osais poser de question. Je ne savais sans doute plus les poser. Et puis à quoi bon parler?

C'est lui qui me dit:

— Nous allons beaucoup plus loin !

Sa voix était neutre, calme, tranquille, comme la première fois, quand j'avais vu ses yeux un soir à la ville. Ce soir là, il y avait aussi le fleuve, mais avec tant de possibilités autour qu'il n'avait absolument rien de commun avec cette eau presque morte qui nous suivait sans un bruit, sans un chant, sans un regard.

Il me dit:

Es-tu fatigué ?

Je fis non de la tête. Nous continuâmes de marcher avec la nuit. Les choses essayaient bien autour de nous de prendre un autre sens, mais cela ressemblait à une mascarade, et je n'arrivais pas à y croire. Nous arrivâmes sur le bord d'une clairière.

Il parla encore:

— Nous allons quitter le fleuve maintenant.

Il y avait sous chaque pas cette herbe courte qui cache des millions de vies et que j'écrasais sans savoir. Lui, il avait l'air de vouloir éviter les fourmis quand il y en avait. Je ne m'en aperçus que lorsque nous arrivâmes à l'autre bout de la clairière.

Le soleil s'était levé et couché trois fois depuis que nous y étions. Je ne sais pourquoi cela me frappa, mais je me rappelle maintenant que c'est la première pensée que j'eus depuis le départ. Cette fois

nous pénétrâmes sous les arbres. Ils étaient très grands et je ressentis une impression de fraîcheur que j'attendais inconsciemment depuis que nous avions quitté le fleuve. Cependant plus rien de vivant n'existait ici. Il n'y avait ni oiseau, ni écureuil, ni la plus petite source. C'est à peine si je remarquais la différence entre le lever et le coucher du soleil. Le soleil était très loin, beaucoup plus loin qu'avant et je n'en éprouvais plus le besoin.

Il me dit:

Le soleil reviendra quand nous serons sur la montagne.

Ses yeux avaient gardé toute leur lumière, et rien d'autre ne m'apparut. Peut-être y eut-il de l'eau, car j'entendis comme le bruit d'une source, mais nous avons continué à marcher. La lumière revint comme un coup de poing.

Il dit:

Maintenant nous allons bientôt arriver.

Nous avons contourné de gros rochers, puis nous avons monté pendant de longues heures.

Reposes-toi! me dit-il quand nous fûmes arrivés au haut de la montagne.

La chaleur dépensait une brume sur tout le vaste panorama qui était autour de moi. Nous étions terriblement séparés du fleuve, de la clairière, de la forêt. Il était même impossible d'imaginer qu'il y eut quelque part en bas la ville que nous avions quittée.

Il me dit encore:

— Je vais t'expliquer.

Mais il ne parla plus pendant très longtemps.

Je pris conscience de ma fatigue qui était grande, mais je ne voulais pas m'endormir. Je m'assis. Il resta debout. Il avait l'air de chercher quelque chose. Ses yeux avaient la légèreté impénétrable de la brume.

Il va venir. Il ne peut plus tarder maintenant !

Je mis ma tête dans mes mains. Je me sentais terriblement lourd de tout ce qui m'avait écrasé pendant notre route. C'est en me retournant que je les vis. L'autre était arrivé et ils étaient tous deux assis près d'un grand feu de branches mortes. Ils fumaient sans parler. Celui qui était arrivé, durant mon engourdissement, lui était semblable. Lorsque la nuit fut tout à fait tombée, celui que je ne connaissais pas dit:

Pourquoi l'as-tu amené jusqu'ici ?

Je ne lui répondit pas, mais à moi il dit:

— Veux-tu continuer encore ?

J'hésitais avant de lui répondre, alors il dit:

— Tu peux encore retourner d'où nous venons. Tu as jusqu'à l'aube pour réfléchir.

Mais il savait que j'étais incapable de réfléchir.

Nous sommes repartis avec la fin de la nuit. L'autre n'était plus là. Par la suite, nous en rencontrâmes souvent, au moment de nos

haltes qui devenaient plus fréquentes. Beaucoup s'étonnaient de ma présence. Mais jamais il ne la leur expliqua. Ils finirent par ne plus poser la question. Chaque fois nous repartions seuls.

L'autre côté de la montagne était en pentes douces, avec une forte odeur de pins et de petites fleurs de montagne. En bas, il y avait un lac.

Il me dit:

— Baignes-toi et vas t'étendre au soleil !

Comme il était chaud ce soleil, sans être accablant. Il réchauffait sans brûler. Je pouvais le regarder très longtemps et je constatais que cela ne me faisait pas mal aux yeux. Tout était clair, tout était joyeux, mon sang devenait de plus en plus chaud. Je me sentis fort. Je me retournais brusquement pour trouver ses yeux et lui communiquer ma joie, mais il avait disparu comme les autres, aux lendemains de nos haltes. Je ne compris pas tout d'abord ce qui se passait en moi. Il y eut une rupture, et quelque chose qui s'écoule lentement. Rien n'avait le même langage.

La ville était là, tout près. J'y entrais en remontant doucement le fleuve qui traînait son eau verte comme une musique.

Parallèle

Lorsque les jeunes gens, entre eux,
Ont un peu trop de sympathie,
On dit que ce travers scabreux
Tiendrait de l'homéopathie.
— Oui, m'affirmait un converti,
Pour nous, la devise idéale
N'est-elle pas, sans contredit:
Traiter le mâle par le mâle ?
La formule de ce dandy
Peut provoquer des algarades:
On sait ainsi qu'il agrandit
Le cercle de ses camarades...

Sévérin Marc.